

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 14

Artikel: Le patient perplexe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

écrivain, demeuré, malgré sa gloire, un homme simple et bon, et le plus délicieusement paysan des poètes. V. F.

GALANTERIE D'AMOUREUX

Un jeune paysan des environs de Flamatt, ayant à fêter le jour anniversaire de sa bonne amie, se creusait la tête pour imaginer quelque rare galanterie à lui faire. Après avoir bien rêvé, il lui vient une idée heureuse ; son plan est arrêté, et il profite de l'obscurité de la nuit pour le mettre à exécution. Le lendemain, au moment où la jeune fille ouvre sa fenêtre, pour respirer l'air frais du matin, son odorat est frappé par une forte senteur montant du jardin potager qui s'étale devant la maison. D'où lui vient cette surprise ? Elle-même ne possède pas une seule pièce de bétail, et cependant voilà ses choux et ses salades abreuvés et nourris dans toutes les règles ! Son instinct la met bientôt sur la voie, et, apercevant son amoureux qui s'approche timidement :

— Mon bon Hansi, lui crie-t-elle, c'est ton cœur qui a fait cela, je le sens !

LA VIÈO RENAUDO

La vièo Renaudo se souleio, assetado sus un plot, davans soun oustalet. Es passido, acabassido e frounsido, pecaire, comme une figo pecouieto. De tèms en tèms, coucho li mousco que se pauson sus soun nas ; pièi, bevènt lou soulèu, s'atrevaris e penequejo.

— Eh ! bèn, tanto Renaudo, aqui au bon soulèu, fasès un pichot som ?

— Hou ! tè, que vos que fague ! sièu aqui, te dirai, qui ni dorme ni vihe... Ravasseje, paterneje. Mai pièi, en pregant Dièu, finissès pèr vous achouca... Oh ! la marrido causo, quand poudès plus travaia ! vous languissès coume de chin.

— Vous enroumassarès, aqui au souleias, emé lou rebat que i'a.

— Oh ! ço, vai, enroumassa ! vesès pas que sièu seco, pecaire, coume uno esco ! Se me fassien bouli, fournirièu pas, belèu, uno maio d'oli.

— A vostro plaço, ièu anarièu un pau vèire li coumaire de voste age, tout plan-plan : vous espaçarié.

— Oh ! ço, vai, bono gènt ! li coumaire de moun age ! n'a tout-aro plus ges... Quau i'a n'caro, vejan ? La pouro Genevivo, qu'es sourdo comme un araire ; la vièio Pantantano, que bat la barloco ; Catarino dou Four, que fai jamais que gèmi... Ai bèn proun de mi lagno ; autant vaut demoura souleto.

— Que noun anas au lavadou ! barjarès un mouden emé li bugadiero...

— Oh ! ço, vai, li bugadiero ! aco's de patufello que tout lou jour bacellon, sus que ? sus lis un, lis autre. Parlon rèn que de causo que vous vènon en odi. Se trufon de tout lou monde, pièi rison coume de niais... Quauque jour lou bon Dieu iè moustrara miracle... Oh ! noun, noun, aco's plus coume de noste tèms.

— E de que parlavias, de voste tèms ?

— De noste tèms ? Ah ! se disié d'istori, de conte, de sourneto, que vous òuplávias de lis ausi : *La Bèsti de Sèt Tèsto*, *Jan Cerco-la-pou*, *lou Grand Cors sènso amo*... Rèn qu'uno, de fes que i'a, duravo tres, quatre vihado.

D'aquèu tèms se fièlavo d'estame, de canebe. L'ivèr, après soupa, partian emé nosti fièlouso, e nous acampavian dins quanco grando jasso. Entendian, eila-deforo, boufa lou vènt-terrau e li chin japa au loup. Mai nous-àutri, bèn caudo, nous agrouvavian aqui sus lou femiè di fedo ; e dou tèms que lis ome apastouravon o mousien, e que li bèus agnèu turtavon d'à gènoi li pousto de si maire en remenant la co, li femo,

coume vous dise, en virant noste fus, escoutavian o disian de conte. MISTRAL.

La vieille Renaude.

(Traduction littérale.)

La vieille Renaude s'ensoleille (se chauffe au soleil) assise sur un plot, devant sa maisonnette. Elle est passée (flétrie), ratatinée et ridée, hélas ! comme une figue pendante. De temps en temps, elle chasse les mouches qui se posent sur son nez ; puis, buvant le soleil, elle s'assoupit et s'endort.

— Eh bien, tante Renaude, par là, au bon soleil, vous faites un petit somme ?

— Ho ! tiens, que veux-tu que je fasse ? Je suis là, te dirai-je, sans dormir, ni veiller... Je rêve, je dis des paternôtres. Mais puis, en priant Dieu, vous finissez par vous assoupir. Oh ! la mauvaise chose quand vous ne pouvez plus travailler ! vous languissez comme des chiens.

— Vous attraperez un rhume, à ce grand soleil-là, avec la reverberation qu'il y a.

— Allons donc, m'enrhumer ! Ne vois-tu pas que je suis sèche, hélas ! comme amadou. Si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais pas, peut-être, une maille d'huile.

— A votre place, moi, je m'en irais un peu voir les commères de votre âge, tout doucement : cela vous ferait passer le temps.

— Allons donc, bonnes gens ! Les commères de mon âge ? il n'y en a bientôt plus... Qui y a-t-il encore, voyons ? La pauvre Geneviève, qui est sourde comme une charrie ; la vieille Pantantane, qui bat la breloque ; Catherine du Four, qui ne fait que geindre... J'ai bien assez de mes peines, autant vaut demeurer seule.

— Que n'allez-vous au lavoir ! Vous bavardez un moment avec les lavandières.

— Allons donc, les lavandières ! ces espèces de péronnelles qui tout le jour frappent à tort et à travers, sur quoi ? sur les uns et sur les autres. Elles ne parlent que de choses qui vous viennent en haine (de choses ennuyeuses). Elles se moquent de tout le monde, puis rient comme des niaises... quelque jour le bon Dieu leur fera voir miracle (les punira par un exemple)... Oh ! non, non, ce n'est pas comme de notre temps.

— Et de quoi parliez-vous, de votre temps ?

— De notre temps ? Ah ! l'on se disait des histoires, des contes, des sornettes, que l'on se délectait d'entendre : la *Bête des Sept Têtes*, *Jean Cherche-la-Peur*, le *Grand Corps sans âme*... Rien qu'une, des fois qu'il y a, durait trois, quatre veillées.

En ce temps-là, on filait de l'étain, du chanvre. L'hiver, après souper, nous partions avec nos quenouilles, et nous nous réunissions dans quelque grande bergerie. Nous entendions là-bas dehors souffler le mistral et les chiens aboyant au loup. Mais, nous autres, bien au chaud, nous nous accroupissions sur la litière des brebis ; et, pendant que les hommes pâturaient ou trayaient les bêtes, et que les beaux agneaux agenouillés cagnaient sur le pis de leurs mères en remuant la queue, nous les femmes, comme je vous dis, en tournant nos fuseaux, nous écoutions ou disions des contes.

La robe trouée. — « Mais, Marie, n'avez-vous pas honte : votre robe a des trous larges comme la main ! »

— Je ferai remarquer à Madame, que ce n'est pas ma robe, c'est celle à Madame.

Le patient perplexe. — « Alors, docteur, pour mes rhumatismes, vous me prescrivez ? »

— Peu de viande et beaucoup de légumes.

— Et pour mon anémie ?

— Beaucoup de légumes et peu de viande.

DICTONS PROVENÇAUX

Luno blanco,
Journado franco.

Luno palo,
L'aigo d'avallo (l'eau en bas).

Luno roujo,
Lou vènt se boujo.

Luno pleno a jamais vist soulèu leva.

Lou brut (bruit) fait pas de bèn,
Et lou bèn fait pas de brut.

A quau pau gagno et gros despènd,
Noun fau pas bourso pèr l'argent.

L'ordre adus (amène) lou pan,
Lou desordre la fam.

Amista (amitié) de gendre,
Soulèu (soleil) de decembre.

L'a ges (point) de plesi sènso peno.

Dièu nous garde de mau
Et de fre (froid) quand fai cau.

Tems, vènt, femo et fortunò
Viron coume la luno.

Fou quau se fiso à l'aigo morto

Avans de prendre la fiho,
Sachè ço qu'èi la maire.

PIOZ, LE GRAND DADOU!

Aimé Pioz.

Pardon, mossieu, vous me voyez en peine, Car j'aimerais entrer aux C. F. F., Mais je voudrais savoir où ça me mène ; Comme on m'a dit que vous êtes un chef Au beau collet, chic porteur de casquette, Je me suis dit : Sans tambour ni trompette Va le trouver, il te renseignera... Et me voilà.

Le chef de gare.

C'est comme il vous plaira. Mais tout d'abord, déclinez-moi, brave homme, Vos nom, prénom ; êtes-vous du pays ? Que savez-vous ? Avez-vous un diplôme ? Un de nos chefs est-il de vos amis ?

Aimé Pioz.

Eh ! non mossieu. Je suis de Constantine Et je m'appelle Aimé Pioz, dit Bobine. Je suis malin, j'ai même été taupier, Mais je voudrais, à Lausanne en premier, Tout comme vous porter un uniforme, Une casquette et que ça me transforme En beau gaillard ! On dit que ce métier Vous rend riche presque sans travailler ; Ça m'irait bien et de vous je profite Pour savoir où ça nous vient le plus vite. Est-ce au dépôt, en gare ou sur le train Que je pourrais gagner gros dès demain ?

Le chef.

Mais, monsieur Pioz, c'est dans tous nos services Qu'un ex-taupier est sûr de s'enrichir ; Pour empocher de très gros bénéfices Dites vos goûts, vous n'avez qu'à choisir. Si vous aimez la pioche on vous envoie. Le long des rails, sur une ou deux sections, Pour repiquer le gravier de la voie, Pour désherber ou pour des réfections. Mais ouvrez l'œil, car, sous mainte traverse, L'ingénieur, pendant la nuit, disperse Des tas d'écus, même des pièces d'or. En peu de temps, vous, simple homme d'équipe, Rien qu'en piochant et sans lâcher la pipe, Vous ramassez ainsi tout un trésor.

A. Pioz.

Ça, c'est tentant. Mais piocher sur la ligne, Pour un malin comme moi c'est-y digne ?

Le chef.

Sur la machine alors montez, mon bon, Soyez chauffeur ; mais, en cassant la houille,

* Cette arlequinade a été jouée, avec grand succès, dans une soirée de cheminots, grâce à celui qui a représenté Pioz avec un accent et des gestes impayables.